

À la dérive (suite)

L'océan qu'on abime

Suite du voyage du castor rouge

Emporté par le courant nord-Pacifique, le petit castor rouge longea la côte ouest-américaine jusqu'à la Californie. N'obéissant qu'à sa curiosité, il s'aventura alors dans le golfe du même nom, en mer de Cortès. C'est là, dans une eau peu profonde près des côtes, qu'après sa rencontre avec la loutre de mer, il croisa un second mammifère marin.

Alerté par des pleurs, il repéra à la surface un aileron. L'animal était plus grand que son précédent ami et sa peau grise était lisse et brillante, plus foncée sur le dos que sur le ventre, ainsi qu'autour des yeux et de la bouche.

– Pourquoi pleures-tu ? demanda le petit castor rouge.

– Je pleure parce que je suis perdu, lui répondit l'animal, qui se présenta alors : je suis un marsouin du Golfe de Californie. Pour faire plus court, tu peux m'appeler de mon nom mexicain : vaquita.

– Tu as perdu tes parents ?

– Je n’ai plus de parents, sanglota le marsouin. Ils ont été pris dans un filet de pêche et n’ont pas survécu.

– Tu n’as personne d’autre dans la vie ? demanda le petit castor rouge.

– Hélas, nous ne sommes plus très nombreux dans la région, une dizaine tout au plus. Notre espèce est victime de la surpêche, elle a été décimée ces vingt dernières années. Ce qui lui vaut d’être classée en danger critique sur la liste rouge des espèces menacées. Avec le titre, pas très enviable, de mammifère marin le plus menacé au monde...

– Les humains ne font rien pour vous protéger ?

– L’état du Mexique a bien instauré un sanctuaire ici, pour nous protéger, mais la pêche illégale continue, avec ses filets dérivants mortels.

Son histoire était d’une tristesse...

– Désolé, je dois te laisser et continuer à rechercher les miens, dit le marsouin en s’éloignant en direction de la côte.

Bientôt, le petit castor rouge perdit de vue son aileron.



Après avoir quitté le malheureux marsouin croisé en mer de Cortès, le petit castor rouge, encore attristé par l’histoire de son ami orphelin, se laissa dériver vers le sud du Golfe de Californie.

Il entra dans une baie à l'abri des vents et des courants, se contentant de se laisser flotter au fil des eaux cristallines et chaudes. Un gros oiseau blanc au bec surdimensionné (un pélican hivernant dans la région), s'empara de ce qu'il prit pour une proie et s'envola à tire d'aile. Avant de se rendre compte que cette proie ne ressemblait pas – et ne goûtait en rien – à ses proies habituelles : poissons, crustacés ou batraciens et, avec un peu de chance, l'occasionnel oisillon ou caneton. Si bien qu'au lieu de le faire passer dans la poche qui s'étirait sous son bec, le pélican le relâcha et le petit castor rouge retomba à l'eau, pour atterrir juste devant Andres.

Andres était un jeune Mexicain habitant La Paz, au sud de la péninsule de Basse-Californie, une région très touristique réputée pour ses plages superbes, nichées au creux des nombreuses criques de cette côte très découpée. Le week-end, pour se faire un peu d'argent de poche, il emmenait les touristes de la Playa Balandra, l'une des plus belles plages du Mexique, jusqu'à « El Hongo », un rocher en forme de champignon. Le rocher n'avait pas grand intérêt, mais la balade pour y arriver si : on traversait à pied une crique large de 1,5 km en pataugeant dans une eau transparente qui vous rafraichissait jusqu'aux genoux, et parfois à la poitrine.

C'était l'occasion d'admirer la multitude de poissons multicolores qui serpentaient entre vos chevilles.

Andres venait juste de lever la main pour arrêter son groupe de touristes car une raie pastenague l'avait frôlé à quelques centimètres. Il ne fallait pas que l'un de ses touristes se fasse piquer : avec son aiguillon acéré, la raie pouvait infliger une blessure très douloureuse ! À l'instant même, le petit castor rouge dégringola du ciel pour tomber avec un « flocc » discret juste devant lui.

« Ça alors, pensa Andres. Voilà une chose assez inhabituelle, qu'un petit jouet en plastique tombe du ciel ainsi ! »

Il se pencha pour s'emparer du petit castor rouge et l'examina sous toutes ses coutures.

Il repensa alors à une nouvelle étonnante, entendue à la télévision plusieurs mois auparavant : celle d'un porte-conteneur qui avait perdu en plein Pacifique nord une cargaison de milliers de petits jouets en plastique. Comme, justement, ce petit castor rouge. Il y avait un scientifique qui témoignait, un océanographe. Il avait oublié son nom, mais pas celui de la ville où il travaillait : Seattle, la capitale de l'état situé le plus au nord-ouest des Etats-Unis. Le scientifique demandait à toute personne découvrant l'un de ces jouets en

plastique de signaler leur trouvaille. C'était d'une grande importance pour son travail.

Andres ne se rappelait pas pour quelle raison, mais il savait quoi faire...



Suite du voyage de la tortue bleue

Avant de quitter la petite tortue bleue, la tortue bien réelle lui dit :

– Je vois que tu aimes les histoires tristes, alors je te conseille de t’arrêter sur ces îles, et de parler à un manchot qui vit là...

C’est ainsi que la petite tortue bleue aborda sur l’île Fernandina, dans l’archipel des Galápagos.

Là, un drôle d’oiseau bipède¹, pas très grand, sortit d’une grotte s’ouvrant sur la plage de sable noir, et s’approcha en dodelinant sur ses deux pattes palmées. Son dos était noir et son ventre blanc. Il agita ses deux nageoires supérieures, comme si cela pouvait éloigner cette présence étrange, mais la nouvelle venue, échouée sur la plage volcanique, ne fit pas mine de bouger.

En revanche, elle se mit à parler :

– Bonjour, qui es-tu, toi ?

Le drôle d’oiseau répondit :

– Je suis un Manchot des Galápagos, une espèce qui n’est présente que sur cette île.

Le manchot expliqua que son espèce était la seule de la grande famille des manchots à habiter sous cette

¹ Qui se déplace sur deux pieds.

latitude, aussi haut dans l'hémisphère sud. Toutes les autres espèces habitaient plus au sud, au Pérou ou au Chili, mais surtout dans l'Antarctique ou sur les côtes sud de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Océanie.

– Une tortue que j'ai rencontrée tout à l'heure m'a dit que tu aurais une histoire triste à me raconter. Toi aussi tu es en danger d'extinction ?

– Ah, ne m'en parle pas ! Entre le réchauffement des eaux qui entraîne la disparition des poissons, les prédateurs qui en veulent à nos œufs, la pollution et les filets de pêche flottants, on a de quoi s'inquiéter !

Le manchot expliqua à la petite tortue bleue que le plus grand danger venait de deux espèces prédatrices introduites sur les îles : les chats et les touristes.

– Les chats en veulent à nos œufs, les humains empiètent sur notre territoire et nous apportent des maladies !

Heureusement, le gouvernement² a créé des réserves marines où les manchots sont préservés. Sans cette initiative, les manchots n'existeraient peut-être plus.

« Décidément, se dit la petite tortue bleue, la vie n'est pas tendre avec les animaux marins... »



² Les îles Galápagos sont une province de l'Équateur.

Quelques semaines plus tard, Luis, un pêcheur du petit village de Huanchaco, au nord du Pérou, mettait son caballito à l'eau dans l'espoir de ramener quelques poissons à sa famille pour le diner. Le « cabalitto de totora » – petit cheval de roseau » – était l'embarcation traditionnelle de la région, une barque allongée tressée à partir de roseau local.

Luis s'éloigna du rivage en ramant pour rejoindre son site de pêche préférée. Cette zone était délimitée par ses propres fondos, des bouées signalant aux autres pêcheurs de ne pas s'aventurer à pêcher à cet endroit, un usage respecté de tous, par ici.

Parvenu à destination, Luis lança par-dessus bord son ancre – une simple pierre attachée à une corde qui se posa sur le fond sableux. Il commença à appâter sa ligne en fixant à l'hameçon un muy muy, un petit crabe local dont raffolaient les poissons. Il allait jeter sa ligne lorsque une petite tache bleue attira son œil.

L'objet dérivait vers son embarcation. Il le laissa tranquillement se rapprocher puis se pencha pour le cueillir lorsqu'il passa à sa portée.

C'était un jouet en plastique pour le bain, une petite tortue bleue.

« C'est étrange, pensa Luis. Comment ce jouet est-il arrivé jusqu'ici ? »

Il y a quelque temps, un reportage était passé à la télévision. Même quand on était simple pêcheur dans un petit village comme le sien, on ne pouvait échapper à la marche du monde. Et la nouvelle, alors que les faits s'étaient produits à des milliers de kilomètres, était assez importante, du moins étonnante, pour parvenir à ses oreilles : un chargement de jouets en plastique avait été perdu en mer par un porte-conteneur en détresse, et ces jouets commençaient à se retrouver éparpillés un peu partout sur les côtes de l'océan Pacifique. Un océanographe américain priait ceux qui en trouvaient de bien vouloir signaler leur présence. C'était très important pour son travail.

Luis ne savait pas à qui s'adresser. Mais, lors de son prochain passage à Trujillo, la ville principale dans la région, il pourrait peut-être apporter le jouet dans les locaux de América Televisión, où était sûrement conservée l'archive contenant l'appel du scientifique, ce qui permettrait de remonter jusqu'à lui...



Suite du voyage de la grenouille verte

Après avoir fait connaissance avec la baleine bleue, c'est entre la Nouvelle-Calédonie et la côte est de l'Australie que la petite grenouille verte fit sa deuxième rencontre.

L'animal, gracieux et rapide, se rapprocha d'un coup de nageoire pour l'examiner de plus près... et sans doute vérifier si elle était comestible (il dut en conclure que non, elle ne l'était pas). Il avait une drôle de tête, prolongée de chaque côté par des extensions aplaties au bout desquelles se trouvaient les yeux. La petite grenouille verte ne savait pas trop où se mettre pour qu'il la voie bien :

– Toi, tu as une drôle de tête, lui dit la petite grenouille verte. On dirait la tête de... d'un...

Elle cherchait à quoi cette tête lui faisait penser.

– D'un marteau ? lui suggéra l'animal. C'est normal, je suis un requin-marteau ! Tu peux te moquer mais c'est très pratique pour s'équilibrer et effectuer des virages serrés.

– Je ne me moque pas, se défendit la petite grenouille verte, avant d'ajouter, flatteuse : t'es pas mal grand, aussi. Pas aussi grand que mon amie la baleine bleue, mais assez grand tout de même.

– L'un des requins les plus grands et redoutables ! crâna le requin.

– J’imagine que tu n’as pas beaucoup de prédateurs dans l’eau ?

Il y avait bien l’orque, et certains requins encore plus gros que lui, comme le requin-tigre ou le grand requin blanc, pour faire trembler le requin-marteau, mais jamais il ne l’admettrait devant cette petite grenouille en plastique.

– L’homme, dit-il, c’est lui le plus dangereux des prédateurs...

– Il te chasse aussi, comme les baleines ?

– Et comme tous les requins ! Crois-moi ou pas : l’homme chasse pour son plaisir, en plus ! Ça l’amuse de nous exterminer, c’est comme un sport ou un passe-temps pour lui. Et nous, les requins, avons un truc qui les intéresse beaucoup : nos ailerons !

– Ah ! Pourquoi donc ?

Le requin lui confia que dans certains pays d’Asie, on se régalaient des ailerons de requins en soupe !

– Tu sais ce qu’ils font, ces sadiques ? s’énerva le requin-marteau. Ils nous attrapent, nous découpent l’aileron puis nous relâchent, nous abandonnant à une noyade presque certaine ! Oh mais... crois-moi : quand je croise un de ces humains dans l’eau, je n’en fais qu’une bouchée.

La petite grenouille verte sentait que c’était un sujet sensible pour le requin-marteau, et qu’il devenait un

peu agressif, aussi elle décida de prendre congé pour poursuivre sa route vers l'Australie...



Six mois avaient passé depuis le départ de la petite grenouille verte du « continent de plastique ». Elle avait eu le temps de sillonner le Pacifique Sud, rencontrant sur sa route des créatures formidables – et plutôt intimidantes – comme une baleine bleue et un requin-marteau, avant de s'approcher des côtes australiennes. Plus précisément de la Gold Coast, dans l'état du Queensland, à l'extrême ouest de l'Australie. Encore plus précisément, d'un cap appelé Burleigh Heads, près de la ville de Surfers Paradise, reconnaissable à sa ligne de gratte-ciel dominée par le Q1, aussi haut que la Tour Eiffel. Un endroit qui, comme son nom l'indique, était un paradis pour les surfeurs venus du monde entier.

Charlie (de son vrai nom Charlotte) venait de se prendre une vague puissante qui l'avait désarçonnée et projetée hors de sa planche de surf. Deux fois, elle avait tenté de remonter, chaque fois pour se faire cueillir par des vagues successives. Elle en avait eu le souffle coupé. Enfin, elle parvint à maintenir sa tête hors de l'eau et à regagner sa planche, à laquelle elle restait attachée grâce à son leash, le filin élastique qui évitait à l'engin d'être emporté au loin.

Alors qu'elle allait remonter sur sa planche, elle aperçut un petit jouet en plastique, une grenouille verte, qui tanguait tout près de sa planche dans le clapotis des vagues. Tout en s'accrochant à sa planche, Charlie agrippa l'objet avant qu'il soit emporté par la prochaine lame de fond.

C'était une vision insolite, ce petit jouet égaré au beau milieu des surfeurs sillonnant la baie. Comme une touche de poésie inattendue. Charlie décida que la petite grenouille verte regagnerait le rivage avec elle, cela ferait une anecdote amusante quand elle retrouverait ses amis le soir-même.

Quelques jours plus tard, elle vit à la télévision un reportage dans lequel un scientifique, un océanographe spécialiste des courants marins, expliquait que si l'on trouvait un petit jouet en plastique échoué sur une plage, il fallait aussitôt le signaler, en précisant exactement le lieu où le jouet avait été trouvé, ainsi que la date. La collecte des informations données par tous ceux qui avaient trouvé l'un de ces jouets (une image s'affichait à l'écran, montrant un castor rouge, une tortue bleue, une grenouille verte et un canard jaune) permettrait à l'océanographe d'affiner notre connaissance des courants marins.

Heureusement, Charlie se souvenait parfaitement du jour où elle avait trouvé sa petite grenouille verte.

Suite du voyage du canard jaune

Après le dégel de la banquise, le petit canard jaune avait suivi le courant du Labrador, qui l'entraîna toujours plus à l'est. Il repassa au sud du Cercle polaire, au large du Groenland, et contourna la péninsule du Québec-Labrador. À la pointe nord de l'île de Terre-Neuve, pas très loin de l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, le petit canard jaune croisa la route d'un groupe de bélugas.

– Bonjour, tu es qui ? demanda l'un des jeunes du groupe.

– Un petit canard jaune, et toi ?

– Je suis un béluga, une baleine blanche³.

– Pourtant, tu n'es pas blanc...

– C'est parce que je suis un jeune : les jeunes sont bruns, puis gris, avant d'être tout à fait blancs.

– C'est drôle, j'ai déjà rencontré un autre animal tout blanc, un ours polaire.

– C'est pratique, tu sais, d'être tout blanc quand on veut passer inaperçu au milieu de la banquise...

– Pas faux... Je n'y avais pas pensé. L'ours que j'ai rencontré se plaignait que son territoire de chasse se réduisait à cause du réchauffement climatique. Son

³ De la famille des cétacés, le béluga est aussi appelé dauphin ou marsouin blanc.

espèce est considérée comme vulnérable. C'est votre cas aussi ?

– Je t'avoue qu'on est pas très copains avec l'ours : lui et l'orque, ce sont nos deux principaux prédateurs. Sauf si on compte l'homme, qui fait encore plus de dégâts. Au début, les habitants de l'Arctique nous chassaient pour manger notre viande, se chauffer avec notre huile et se protéger du froid avec notre cuir. Puis les hommes se sont mis à nous chasser en masse, juste pour notre huile et notre cuir⁴. Les pêcheurs, eux, nous ont accusé de faire baisser les réserves de morue et de saumon. Ils ont obtenu des permis de chasse du gouvernement québécois, avec des primes pour chaque béluga abattu, alors que nous n'étions même pas responsables ! Aujourd'hui, la pêche est maintenue dans certaines zones mais réglementée, et nous sommes inscrits sur la liste des espèces en danger.

Le nouvel ami du petit canard jaune se plaint aussi du trafic maritime en constate augmentation, à l'embouchure et tout le long du fleuve Saint-Laurent, avec des bateaux de plus en plus gros qui esquintaient leur oreille sensible et polluaient leur habitat.

« Décidément, se dit le petit canard jaune, pas facile de vivre dans ces eaux glaciales ! »

⁴ On appelle cette pêche « commerciale », par opposition à la pêche « de subsistance » conduite par les populations autochtones pour se nourrir.

Il prit congé du jeune béluga et poursuivit sa route vers l'est, emporté par les eaux nettement plus agréables – car réchauffées par le courant chaud du Gulf-Stream – de la dérive nord atlantique⁵, en direction de l'Europe.



Aylin avait attendu ce jour avec impatience. C'était toujours une fête, au printemps, de pouvoir accéder de nouveau à son île préférée. Great Blasket Island n'était qu'à deux kilomètres du petit port de Dún Chaoin, tout au bout de la péninsule de Dingle, et la traversée en ferry ne durait qu'une vingtaine de minutes. Pourtant, le simple fait d'embarquer pour cette île désormais inhabitée, ce petit bout de terre situé à l'extrême ouest de l'Europe, donnait à la fillette la sensation de vivre une aventure incroyable. Mais pour cela, il fallait attendre le retour des beaux jours et la reprise du service de ferry.

La petite famille débarqua avec le reste des passagers venus passer la journée dans ce petit paradis. Tous avaient les bras chargés de paquets : il n'y avait ni magasin ni restaurant sur l'île, il fallait donc emporter son pique-nique. C'était encore mieux, aux yeux

5 Également appelé courant de l'Atlantique nord, ce courant marin, réchauffé par le Gulf Stream qui prend sa source entre la Floride et les Bahamas, se dirige vers l'Europe dont il baigne les côtes.

d'Aylin : cela renforçait l'aspect aventureux de l'expédition.

Tous prirent à pied la direction de la seule plage de l'île, Trá Bán, ce qui signifiait « la plage blanche » en gaélique, allusion à la couleur de son sable. Le temps était superbe (phénomène assez rare en Irlande) et l'eau était d'un turquoise éblouissant. Avec un peu de chance, on partagerait la plage avec les phoques, résidents habituels.

Pas de chance aujourd'hui ; zéro phoque ! Pendant que ses parents déballaient les provisions pour les disposer sur la nappe du pique-nique, Aylin partit patauger du côté des rochers, tout au bout de la plage, où les crevasses abritaient des crabes.

Elle ne vit pas de crabe mais son œil accrocha un truc bizarre qui ballottait entre deux rochers. Elle s'approcha : c'était un petit canard jaune en plastique, comme ceux qui amusent les bébés à l'heure du bain.

Ça alors ! pensa-t-elle. Comment était-ce possible, sur une île déserte ?

Aylin ne pouvait pas savoir que le petit canard en plastique jaune avait parcouru des milliers de kilomètres pour arriver jusqu'ici. Que son voyage ne se comptait pas en semaines, ni même en mois, mais en années ! Elle était d'ailleurs trop petite, à l'époque des événements, pour se rappeler l'anecdote qui avait fait la Une des journaux télévisés, celle de ces milliers de

jouets en plastique perdus en pleine mer et dérivant pendant des mois pour s'échouer un petit partout sur le pourtour du Pacifique... et maintenant sur les côtes atlantiques.

La fillette s'empara du petit canard jaune et courut vers ses parents en brandissant son trophée.

Les véritables héros

Les personnes ou les faits réels qui ont inspiré ce récit

Le déversement dans le Pacifique de ces petits animaux en plastique aura eu tout de même un avantage : deux océanographes américains de l'Université du Washington, à Seattle, Curtis Ebbesmeyer et James Ingraham, ont eu l'idée de suivre leur progression au fil des océans. Durant des années, ils ont répertorié tous les points du littoral où les jouets s'étaient échoués. En combinant ces points d'échouage aux mesures de pression de l'air, de direction et de vitesse du vent et des courants de surface sur les océans, ils ont pu obtenir une carte des courants marins plus précise que jamais.

Ce genre d'études existait déjà auparavant. Mais les calculs se basaient sur l'examen de la trajectoire de quelques centaines de déchets, dont le taux de récupération était très faible. Deux ans avant l'incident du Ever Laurel, le navire qui avait perdu près de 30 000 jouets en plastique, un chargement de plusieurs dizaines de milliers de chaussures de sport d'une marque connue avait déjà permis aux deux océanographes de commencer un énorme travail de cartographie. L'échouage des petits animaux en plastique



a été pour eux le moyen d'affiner cette carte des courants marins.

